

Danielle PORTE

Compte rendu de lecture

ALESIA, par A. BERTHIER et A. WARTELLE, avec la collaboration de J.-Y. GUILLAUMIN et de M. MULON. Nouvelles Editions Latines, Paris, 1990, 203 p.; ill., cartes, plans. Préface de J.-M. CROISILLE, postface de Y. FLORENNE.

Présenter, à ceux qui l'attendent depuis bien longtemps, la somme des travaux relatifs au site de Syam-La Chaux, ou, pour l'appeler par son nom, Alésia, est un honneur dont je sens tout le prix, et dont je tiens à remercier d'abord ceux qui me le consentent.

Monsieur Berthier fait partie de ces fous sublimes pour qui une ombre millénaire et glorieuse se lève derrière le plus anodin bosquet, surgit du plus banal caillou. C'était là. Là, Jugurtha, là, César. Une vie entière passée à prouver que c'était là. Et, par voie de conséquence, que ce ne pouvait être ailleurs. Oh!, il dérange, monsieur Berthier, comme Don Quichotte ou Cyrano. Mais, selon le proverbe consacré, "les chiens aboient, la caravane passe". La nôtre a passé, et elle atteint son but, avec, précisément, ce livre, qui confère aux efforts de tous un sceau d'existence officielle. Officielle pour nous, s'entend. Mais il nous fallait une Bible, un Evangile, bref, de quoi porter mieux encore la bonne parole. Sans le papier, la terre n'est rien. Sans la publication qui la consacre et l'explique, la découverte reste solitaire, ignorée et nue. Voici, pour Syam-Alésia, la seule consécration, - qui se moque bien des consécérations officielles. Voici le texte historique élucidé enfin par des hommes "de terrain", non de purs universitaires ; des hommes pour qui "étape", "approvisionnements", "superficie occupable", "effectifs", "retranchements" recouvrent des réalités précises, qui autorisent telle interprétation ou refusent telle autre, hâtive, parce que trop abstraite. Pour moi, André Berthier a eu le mérite de nettoyer la question "Jugurtha", en montrant qu'entre une étymologie admise et la réalité, il y avait 5000 kilomètres d'écart, l'impossibilité de couvrir la distance en une nuit, et quelques questions de relief et de sens des vallées que les grammairiens ne pouvaient ni connaître ni apprécier. Mais cela est une autre histoire. A celui qui, contre toutes les autorités établies, a découvert la vérité, on peut faire confiance pour découvrir Alésia.

"Alésia ?" dit le monde savant. "Montrez-nous donc les casques et les lances, quelques chars, aussi bien, et puis la tente de César. Et si vous pouviez nous montrer une belle inscription sur un arc de triomphe, ce serait encore mieux. Vous n'avez pas ? Alors, c'est qu'Alésia est ailleurs. Là où l'on peut nous faire admirer, par exemple, de l'argenterie néronienne, ou le profil monnayé du chef chevelu. Achetées dans une vente publique, les monnaies ? Et alors ? ... Et la statue ? Vous n'avez pas de statue ? Alors, pas d'Alésia. Désolés. Nous, nous avons un archéodrome."

A Syam, pas d'archéodrome. Où pourrait-on l'installer, sur un oppidum resté inaccessible, même pour un César ? Ce qu'on vous y

montre, ce sont des certitudes en pierre, en taillis, et même, depuis quelques années, en bronze. Ce sont les certitudes de l'esprit. Le paradoxe est qu'à Alise, la terre s'est montrée généreuse, si l'esprit reste insatisfait. A Syam, elle l'est moins : sans doute, parce que les sollicitations intéressées d'un Napoléon III n'ont pu y faire surgir d'armes "par brassées", authentifiant ainsi ce que Daniel Halévy, dans ses Car-nets, appelait déjà un "impérial fiasco". Depuis quelques années pour-tant, les armes ont surgi de terre, avec les remparts, avec les fossés, les redoutes, les bases de tours, les tessons, relayant les innombrables pierres dressées et structures cultuelles qui authentifiaient, eux, la cité dont Diodore de Sicile fait la "métropole religieuse des Gaules". Même avant toute découverte, un esprit dépourvu de préjugés pouvait adopter dès son seul exposé cette mathématique géniale selon laquelle, une fois qu'on a repéré ici deux, et deux là, cela ne peut faire que quatre. Une fois qu'on a compris la présence des Séquanes au bord d'une Saine dont le nom vient, comme celui de son homonyme, de Sequana, ou les praerupta loca dans ces falaises qui dominent superbement les deux ri-vières et encaissent la route entre des "hauteurs de même altitude" que l'oppidum ; qu'on a saisi l'urgence, la nécessité, au sens latin du terme, de ce trajet vers la "Province" et la Suisse pour un César aux abois ; qu'on est venu se pénétrer sur place de la farouche majesté du site, on devient Syamois de coeur. Parce que l'intellect satisfait ne réclame rien de plus. Si la terre vous donne, par surcroît, le reste, - une clef de bronze ou des tessons de campanienne - alors, on devient prosélyte.

Toute Alésia est désormais dans notre bible, présentée, avec son humour corrosif, par son in-venteur, ou plutôt, pour respecter l'étymologie et braver les usages, son "répporteur". p.3-12 : oui, on peut "s'amuser en chemin", surtout si l'on se heurte à la science officielle, si l'on "a contre soi l'Institut et la Sorbonne". Molière, ou Courteline ?

D'abord, la guerre des Gaules est retracée et scrutée, p.13 sq., par l'oeil critique et exact de l'Abbé A. Wartelle : pour lui aussi, deux et deux font quatre, et César ne pouvait faire que ... ce qu'il a fait.

L'examen des textes, démarche primordiale, capitale, indis-pensable, est dû à J.-Y. Guillaumin. Il a la rigueur d'une opération chirurgicale : la dissection des phrases, des mots ou groupes de mots, leur confrontation, et le choc éclairant qui en résulte interdisent désormais les interprétations tendancieuses et erronées. Car César n'est pas seul : Diodore, Plutarque, Strabon, Florus, Dion Cassius, livrent eux aussi les détails-clef pour l'identification du site. Particuliè-rement convaincante, la démonstration finale sur les lieux et les temps, les distances et les étapes.

A partir de là, où se produisit le choc entre les deux com-mandants ? A. Berthier, p.52-77 (la page 52 est-elle un hasard, pour inaugurer ce chapitre ?) démonte alors les constructions officielles autour d'Alise : comme Jéricho, la ville bien remparée s'effondre sans rémission. Le simple coup d'oeil sur cette timide colline flanquée de deux ruisselets babillards batifolant en la grande plaine, prouvait déjà qu'un relief aussi insignifiant ne pouvait arrêter un instant les lé-gions, pas plus qu'il ne pouvait abriter matériellement les dizaines de milliers d'hommes qui se retranchèrent dans Alésia. Encore fallait-il

dénoncer les remparts fallacieux qui, après-coup, confortèrent le site pré-sélectionné par le caprice impérial : si les armes sont bien romaines et les monnaies authentiques, pourquoi les cache-t-on ? Si l'on ne possède pas ce camp Nord sans lequel Alésia n'est qu'"un corps sans tête", pourquoi continue-t-on de défendre à toute force Alésia dans Alise ? Il est vrai qu'on accuse aussi César de distraction, pour avoir écrit in longitudinem lorsqu'il voulait écrire in latitudinem. Puisque la plaine des Laumes est "en largeur", il faut que celle des Commentaires ne soit pas "en longueur". Et les érudits actuels osent parler de recherche sérieuse, avec de telles approximations !... l'assertion la plus drôle étant du reste que les Romains mesuraient ... en biais !

Après la démolition, la reconstruction, l'exposé de la méthode du portrait-robot que, tous, nous connaissons bien (p.78-91). Elle a pour mérite premier de mettre au travail César lui-même, en dégageant des Commentaires les éléments indispensables que doit présenter tout site prétendant être Alésia : topographie, surfaces, dimensions : tout part du texte, tout revient au texte. Saine méthode s'il en est. Rien d'étonnant que l'archéologie "réponde" (p.92 sq.), avec la description raisonnée des lieux que les "Syamois" arpentent depuis des années. L'ensemble est éloquent. Oui, "des troupeaux, des hommes et des dieux", voilà ce qui nous est apparu, ce qui apparaîtra à ceux qui nous suivent. Et surtout, des murs, les murs cyclopéens de la vieille métropole celte, les murs militaires des assiégeants romains. Pas des moraines ni des limitations agricoles : des remparts.

P.124-165, l'Abbé A. Wartelle nous fait assister à la bataille, ainsi re-comprise, et confrontée à la réalité re-découverte ; avant que lui-même et A. Berthier ne tentent, p.166 sq., une réhabilitation de Vercingétorix, enfin rendu, grâce à l'exacte appréciation de sa stratégie, à sa véritable dimension : celle même de César. Et je suis particulièrement sensible à l'interprétation (p.173) de la surprenante inclémence de César envers son valeureux adversaire : ce dernier ayant offert sa vie en une deutio religieuse - et romaine - il ne pouvait, sans impiété, lui faire grâce.

Quelques annexes, enfin : la prise de position, importante à nos yeux, de Y. Florenne, l'un des premiers journalistes à nous prendre au sérieux ; la question de la toponymie, exposée, strictement et sans romantisme, par M. Mulon : les Séquanes, au bord de la Saine, sont bien chez eux, et pas à l'Ouest, comme le voulait le grand Jérôme. Impressionnante, la collation de documents locaux du XIIIème siècle ! Et, pour les tenants de l'impartialité, une bibliographie réduite aux titres cités (142) ; auxquels il faudrait peut-être ajouter l'article de Y. Brékilien, Mais où est donc Alésia ?, dans Chroniques de l'Histoire, 9, de mars 1989, p.8-13, où ce romancier de bonne volonté narre les étapes d'une enquête au terme de laquelle il conclut que "la ville maudite peut se trouver n'importe où dans l'Est de la France, mais surtout pas à Alise-Sainte-Reine", et le numéro spécial d'Historia sur les Gaulois (déc. 1989), avec notamment les p.68-69, de J.-P. Guillaumet, attestant l'intérêt des pouvoirs publics pour Alise, et annonçant grands travaux, musée, centre archéologique européen. D'un côté l'argent, de l'autre la vérité. Lequel est le plus enviable ? Souhaitons que les théories d'A. Berthier puissent convaincre un jour les jeunes cerveaux sans parti pris, indemnes des vieilles querelles d'école ou de personnes, et pour qui Napoléon III datera bientôt de deux autres siècles.

La somme est là. Complète, précise, rigoureuse, probe. Elle me convient.

Nous avons avec ce livre le résultat d'un travail d'équipe. Equipe soudée, ferme, convaincue, oeuvrant dans un total désintéressement et une aussi totale générosité. Un exemple à envier pour d'autres recherches.

Je n'en continuerai pas moins, chaque fois que je longerais le coteau d'Alise, de saluer rituellement la silhouette de Vercingétorix, là-haut, tout seul.

Est-ce sa faute, après tout, s'il est en exil ?

Danielle PORTE

Maître de Conférences à l'Université de Paris-Sorbonne

P.S. J'oubliais la préface de J.-M. Croisille, musclée, et dont je retiens les dernières lignes :

"Encore faut-il permettre aux chercheurs de bonne foi de s'exprimer publiquement et librement, sans tenter d'étouffer leurs voix sous de fallacieux prétextes. Plutôt cent fois se tromper, et le reconnaître, pourvu que le savoir avance, au lieu de s'en tenir à des "vérités" transmises par des "oracles" dont la science ne semble pas toujours la seule religion."

J'ai toujours admiré, honoré, essayé de pratiquer le courage dans la recherche de la vérité scientifique.

J'ai plaisir à saluer en J.-M. Croisille un homme courageux.